

Sentiers des écrivains dans le Florival (projet)

Le Cercle Emile Storck lance ici, pour la circonstance, une petite anthologie des poètes et écrivains du Florival, qu'il vous revient d'enrichir, de compléter de vos propres indications et propositions. C'est une anthologie portative en devenir. Des poèmes en haut-allemand ou en dialecte sera présentée une version française.

Dans un deuxième temps, nous aurons à choisir les extraits qui seront inscrits sur les panneaux en des endroits appropriés, du parc de la Neuenbourg jusqu'au fond de la vallée et en passant par Murbach...

Jean-Paul Sorg, président du Cercle – www.cercle-emile-storck.fr

Abbé Charles Braun (1820-1877)

Das Bölchenglökkhen, 1872

Das Blumenthal

Kennst du das Thal, das schöne Blumenthal,
Der Lenz erwacht: sieh', Blumen überall!
Im Blumenthal ein guter Vater wohnt,
Und frommen Sinn manch Blümlein lohnt.
Kennst du es wohl, das Thal so schön?
Ach, seine Blumen möcht' ich wieder sehn!

Kennst du den Berg, des Wasgau's Felsenkron'?
Rings Berg und Thal, die Stufen um den Thron;
Von Land zu Land die blauen Höhen zieh'n,
der Rheinstrom fließt, die Alpenhörner glüh'n.
Kennst du ihn wohl, den Berg so schön?
Auf seinem Gipfel möcht' ich wieder stehn!

Egen Jean (1920-1995)

Les Tilleuls de Lautenbach, 1979 / Die Linden von Lautenbach, 1983

Les trois autres chiens s'appellent tous Waldi. C'est le nom traditionnel des bassets en Alsace. Trois chiens qui ont le même patronyme, comment peut-on les distinguer ? On ne peut pas. Ils composent une indissoluble trinité. Vous appelez Waldi et douze pattes frétilent en mesure, trois museaux se tendent vers vous et six yeux vous font la même déclaration d'amour... L'amour du chien pour l'homme est un mystère aussi profond que celui du saint pour Dieu.

/ Die anderen drei Dackel heißen alle Waldi., wie das im Elsass Tradition ist. Wie aber soll man drei Hunde mit gleichem Name voneinander unterscheiden? Man braucht gar nicht. Sie bilden eine unauflösliche Dreieinigkeit. Man ruft „Waldi“, und da kommen zwölf Beinchen angerast, drei Schwänzchen wedeln im Takt, drei Schnauzen streben in die Höhe, und aus den sechs Augen kommt der gleiche Liebesblick...Die Liebe des Hundes zu seinem Herrn ist ein ebenso unergründliches Geheimnis wie die Liebe des heiligen zu seinem Herrgott.

(traduction Claude-Gérard Benni)

le Hans du Florival, 1984 / Der Hans im Florival, 2019

Où se trouve le centre du monde ? Les opinions divergent. Les Chrétiens le situent à Rome, les Juifs à Jérusalem, les anguilles dans la mer des Sargasses et les intellectuels parisiens aux Deux-Magots. Quant à moi, je le situe dans la vallée de Guebwiller où je suis apparu, voici plus de douze lustres, un jour où le soleil était dans le signe du Lion. Si j'en crois ce que disait mon père, lorsque Dieu le Père se penche sur la terre pour contempler sa création, ce n'est pas sur les chutes du Niagara que se porte son regard, c'est sur mon humble vallée.

/ Wo befindet sich der Mittelpunkt der Welt ? Die Meinungen gehen da auseinander. Für die Christen liegt er in Rom, für die Juden in Jerusalem, für die Flusssale in der Sargassosee und für die Pariser Intellektuellen im Café Deux-Magots. Was mich betrifft, so liegt er im Gebweiler Tal im Elsass, wo ich vor nunmehr fast sechs Dutzend Jahren an einem Tag, an dem die Sonne im Zeichen des Löwen stand, gelandet bin. Mein Vater behauptete immer, dass dedes mal, wenn sich Gott Vater über die Erde beugt, um seine Schöpfung zu betrachten, er nicht auf die Niagarafälle, sondern auf mein kleines und bescheidenes Tal blickte.

(traduction Jochen Glatt)

Frick Paul dit Popaul (1931-2020)

Président (1980-2005) du Théâtre Alsacien de Guebwiller

S Elsass

Im Elsass in dam scheena Länd

Wu me drinn so guet düat lawa.

Do drinn findsch doch àllerhänd.

Ebbis natters kàt's nit gawa.

Doch ,s Elsass isch dàs Elsass nimm

Wun ,s isch gsi vor viele Johre.

Ich frog mich mankmol wun ich bin,

Do drinn bin ich doch gebore!

Mer Elsasser sinn bol nix meh.

Immer meh nimmt àlles àb.

Wie wurd ,s in Züakunft uns noch geh?

Làngsàm wara àlli so schlàpp.

Verlore geht drbi unsri Sproch
Mit d'r Kùltür isch' gràd aso.
Si wotte se kàpütt màche isch's nit woahr?
Doch d'Wurzle sinn immer noch do.

Denn as derft nit so wit kumme:
Mer Elsässer hâlte zsamme,
As isch nonit àlles umme.
Mir lehn uns unser Lând nit namme.

Gable-Senné Marguerite (1919-2017)

Gäyelin Johann Georg (1812-1899)
Musestunden im Blumenthale (1882)

Kastler Alfred

Né le 3 mai 1902 à Guebwiller. Décédé à Bandol le 7 janvier 1984. Prix Nobel de physique 1966. Œuvre poétique, *Europe ma patrie, Deutsche Lieder eines französischen Europäers* (1971).

L' Europe

Ist es Europas Morgenrot
Oder Europas Untergang?
Uns allen ist so müd und bang,
Und unsre Brüder liegen tot
Und unsre Kehlen schnürt die Not
Und unsre Brust zerspringt vom Drang.
Ist es Europas Untergang?
Ist es Europas Morgenrot?

Est-ce l'aurore de l'Europe
ou vivons-nous son crépuscule ?
Nous sommes tous si las et incroyables :
tant de nos frères sont morts,
la détresse nous serre à la gorge
et oppressées nos poitrines explosent.
Est-ce le crépuscule de l'Europe
ou vivons-nous son aurore?

(traduction Jean-Paul Sorg)

Romantik

Glaubt ihr, Romantik sei begraben?
O nein, sie kann nicht sterben, nie!
So lang die Rosen Blüten tragen,
So lang vereint zwei Herzen schlagen,
So lang der Lenz uns Lieder lieh,
Ersteht in unsern reinsten Tagen,
Ersteht in Singen und in Sagen
Die ewig junge Melodie!

Glaubt ihr, Romantik sei begraben?
O nein, sie kann nicht sterben, nie!
So lang auf Bergen Burgen ragen,
So lang noch Menschen Großes wagen,
So lang ein Herz nach Liebe schrie,
Ersteht in unsern dürsten Tagen,
Ersteht in Singen und in Sagen
Die sehnsuchtsheiße Melodie!

Traüme

Ich möchte träumen
In Mondennacht,
Unter schwellenden Bäumen
Am Brunnenschacht,
Meine Seele versenken
In tiefen Räumen,
Und wenn die Wolken vorüberfliegen
Mit ihnen ziehen
In die Nacht.

Traüme sind Schäume
Aber aus Schäumen
Ist alles Leben
Und deine Traüme sind
Dein tiefstes Leben
Dein wahrstes Leben!

Manegold de Lautenbach (environ 1030-1103)

Livre contre Wolfelm, prologue dans les jardins de Lautenbach (sans doute au prieuré, donc au pied de l'église primitive de Lautenbach) : controverse entre deux clercs du haut Moyen Âge sur les houleuses relations de la foi chrétienne et de la philosophie antique.

Alors que récemment les jardins de Lautenbach servaient de cadre à notre rencontre et que, selon la coutume des écolâtres, au sujet des écrits que nous avions alors entre les mains, mon avis s'élevait contre le tien, après le déroulement d'une longue conversation « nous sommes tombés sur un nœud » pour ainsi dire et nous avons entrepris de « tirer sur la corde de notre discussion » en abordant ce point : car, toi, tu te battais pour faire admettre que les philosophes et Macrobe avaient énoncé peu de positions qui te déplaisaient sur le songe de Scipion devenu notre support verbal ; mais, à l'inverse, j'assurais avoir trouvé chez eux bien des positions contraires à notre foi comme à notre salut.

Et le cours de l'eau verbale s'avança jusqu'au moment où pouvait apparaître facilement évident soit que, trop peu formé dans la sainte écriture, avec une sauvagerie innée et la passion de la controverse, tu voulais soutenir ce que tu ignorais, soit que, si tu pensais ce que tu disais, tu avais pris tes distances avec les raisons d'une foi sincère. Et, puisqu'il arrive souvent que certains « fassent attention » à la sonorité verbale et « à la surface » du récit, mais ne pèsent ni le sens ni l'esprit de l'écrivain, comme ceux qui s'attaquent sans goût ni odorat à un radis, donc qui ne discernent son apport ni en saveur ni en arôme parce qu'ils sont privés de leurs sens – tandis que d'autres en revanche « cherchent à percer », au fond des sons qui portent les discours, « les secrets » des sens, et que de plus, comme à l'extérieur ils séparent le froid du chaud, à l'intérieur ils distinguent de même les biens des maux, qu'ils réprouvent avec d'autant plus de vigueur qu'ils ont été comblés dans les biens – pour toutes ces raisons je me suis rapproché, puis j'ai diagnostiqué ta maladie en te perçant à jour, t'adjurant et te demandant si tu te satisfaisais ainsi d'admettre ces opinions-là au point de ne pas les entrevoir comme funestes à ceux qui les acceptent. (Traduction du latin proposée par Martine Hiebel.)

Schlumberger Jean

1877 (à Guebwiller) – 1968

« Une longue rue épousant le fond de la vallée. A chaque extrémité, une place et une belle église de grès rose : en haut, de proportions parfaites, le vénérable Saint-Léger, avec ses trois tours romanes ; en bas, Notre-Dame, ruineuse folie des princes-abbés de Murbach et chef d'œuvre de ce que l'art classico-baroque est parvenu à façonner dans la dure pierre des Vosges. Un peu à l'écart, parmi les maisons, la svelte église des Dominicains dont la vaste nef sert de marché couvert. Mais sur toute cette architecture nos yeux d'enfant ne s'attardent pas ; rien ne les y rend attentifs. La vie moderne est ailleurs, dans les usines à cinq étages qui se dressent aux deux sorties de la ville. »

...

« Tandis que les cloches et les bourdons appelaient les foules à la messe, les « bonnes familles » allaient entendre le sermon dans une affreuse chapelle, tapie derrière le chevet de Notre-Dame comme une pauvre dans les draperies d'une reine. » [C'était le temple protestant.]

(*Eveils*, 1950)

Schneider Camille

Né le 29 novembre 1900 à Molsheim, décédé le 7 août 1978 à Strasbourg

Florival – Geh mit ins Blumental – Sonnets bilingues/Sonette in zwei Sprachen

Couché dans ton écrin, au cœur du Val Fleuri,
Sous le feu de l'été mêlant l'or de tes grappes
Au doux miel des tilleuls dont le parfum s'échappe
D'un magique encensoir, Guebwiller, tu souris.

Tes flancs aux verts coteaux où l'oiseau cherche abri,
Si bien nommés « Wanne », tendent à ses agapes
Les trésors somptueux dont l'automne se drape,
Ou les coupes de fleurs des printemps attendris.

Au pied du Grand Ballon et du Markstein de neige
Ta prière fervente à celui qui protège
Monte comme une offrande au soir silencieux ;

Tandis que de Murbach, quand la plaine se voile,
L'Abbaye égrène, sous le ciel qui s'étoile,
Dans un souffle divin le message des dieux.

Gebweiler, süße Stadt der Lindenbäume,
Ins Futteral des Blumentals so weich
Und heiligsam gelegt und sagenreich
Wie die Geschichte in das Land der Träume.

Hier hat die Sonne warmes Gold gegossen.
Sie hält die „Wanne“ bis zum Rand gefüllt
Und steht in der Erfülltheit Spiegelbild
Das sie im Rebensaft eingeschlossen.

Gebweiler, Stadt der Lindenbäume und
Des Weines und der Frommen Göttermund
Aus Murbach, von den Hängen allzumal

Fließen dir Wald und Wein ins Blumental.
Du aber kniest zum Dank für so viel Süße
Vor beider Belchen und des Marksteins Füße.

Stadler Ernst (1883-1914)
Der Aufbruch, 1914

Kleine Stadt

Die vielen Gassen, die die langgestreckte Hauptstraße überqueren,
Laufen alle ins Grüne. Überall fängt Land an.

Überall strömt Himmel ein und Geruch von Bäumen und der starke Duft der Äcker.
Überall erlischt die Stadt in einer feuchten Herrlichkeit von Wiesen,
Und durch den grauen Ausschnitt niedrer Dächer schwankt
Gebirge, über das die Reben klettern, die mit hellen Stützen in die Sonne leuchten.
Darüber aber schließt sich Kiefernwald: der stößt
Wie eine breite dunkle Mauer an die rote Fröhlichkeit der Sandsteinkirche.

Weinlese

Die Stöcke hängen vollgepackt mit Frucht. Geruch von Reben
Ist über Hügelwege ausgeschüttet. Bütten stauen sich auf Wagen.
Man sieht die Erntenden, wie sie, die Tücher vor der braunen
Spätjahrsonne überm Kopf geschlagen,
Sich niederbücken und die Körbe an die strotzendgoldnen Euter heben.

Das Städtchen unten ist geschäftig, Scharen reihenweis gestellter,
Beteerter Fässer harren schon, die neue Last zu fassen.
Blad klingt Gestampfe festlich über alle Gassen,
Bald trieft und schwillt von gelbem Safte jede Kelter.

Storck Emile (1899-1973)

Melodie uf der Panflect, 1957

D'alt Steigrüeb

Mer süecht vergàwez an de Halde
e Wàgle wu mer an're nohgeh kat.
Scho iwer hundert Johr hàn d'Hauier ghalte,
un ziterhàr kummt niemez uf em Pfad

wun ufekràbst e Stick wit witer unte
un sich in zwanzig Schlittelwäg verteilt.
Villicht hat oi ke Mensch der Afang gfunde,
verwachse wie n'er isch un igekeilt

in awekeiti Felse, Grund un Wacke,
so dass mer sich müess hewe mir der Hand
un mit em Absatz in der Bode hacke,
fir ufestige bis an d'meilig Wand

wu grad un blutt sich an der Bàrg müess klammre
bis owe vu de hoche Bàim versteckt,
vum Abrüm igeteilt in zwanzig Kammre,
un wu sich wie ne Mür in d'Breite streckt,

geboie vu de alte Bàrgzyklope,
mit Spalte, Schluchte, Spring un breite Riss,
üs Quader ufgsetzt vu de Risetope,
un Liechter gesprickelt, rot un gäl un wiss.

Si isch in ihre Tràime so verlore,
un ihrni Stille isch so abgrundgroß,
dass wie n'e Rüsche stigt üs alle Johre
wu si verschlofe hat im Ziteschoss.

(Melodie uf der Panfleet, Heimet)

La vieille carrière

On chercherait en vain sur les pentes boisées
un chemin qui pourrait nous conduire vers elle.
Depuis plus d'un siècle que les tailleurs de pierre
sont partis personne ne se hasarde plus

sur le bout de sentier qui d'en bas grimpe un peu
mais se perd vite en vingt coulées inextricables.
Impossible aujourd'hui de savoir où il passe,
envahi comme il est de ronces et défoncé

par des éboulis et des chutes de rochers,
de sorte qu'il faut vous agripper des deux mains
et du talon taper des coups contre le sol
pour atteindre en sûreté la haute paroi

qui droite et toute nue s'accroche à la montagne,
dissimulée par des arbres jusqu'au sommet
et divisée en une vingtaine de chambres,
mais étendue en largeur comme une muraille

qu'aurait bâtie l'antique race des cyclopes
avec force fentes, ravins, sauts et crevasses,
car eux seuls, des titans, ont pu monter ces blocs
et les cribler de tant d'éclats rouges et blancs.

Et la voici tellement perdue dans ses rêves
et son repos est si profond, si abyssal,
qu'on croirait entendre un bruissement qui s'élève
de toutes ces années dormantes au sein du temps.

(Traduction Richard Ledermann et Jean-Paul Sorg)

Spothebschnacht

Un wun's mich drinne nim glitte hat,
bin ich üse in d' Nacht ;
Verhànt isch der Himmel iwer der Stadt,
d'Hiser mit Schwarz iwerdacht.

Un d' Stirn noch heiss vum Gedankegniehl,
allei in der Vorstadtstross,
im Risle vum Ràge spir ich der kiehl
Otem vum Windgeblos.

Latàrne mache e Rundell vu Glanz
Un stàche eim d' Auige blind.
Froschtspanner halte der Hochzittanz,
fliege wie Flocke im Wind.

Am nasse Bode teent mine Schritt
verhertet un fremd un kalt.
Liechtstreife wie Pfeedle gehn langsam mit
Un glitsche uf em Asphalt.

Vu witlands e Rüsche im e Park –
e awekeit Äschtle kracht.
Un 's Harz schleht mir verschrocke un stark
un ferchtet sich vor der Nacht.

(Melodie uf der Panfleet, Heimet)

Nuit d'arrière automne

Je n'en pouvais plus de rester dedans.
Je suis sorti. Il faisait nuit déjà.
Sur la ville pendait un ciel bas,
coiffant les maisons d'un noir ruban.

Le front encore brûlant d'idées sans sens,
seul à présent dans une rue ouvrière
et marchant sous la bruine, je sens
la fraîcheur des souffles de l'air.

Les lanternes ont des rondelles qui brillent
tellement qu'elles vous aveuglent.
Danses nuptiales des hibernies,
flocons volant dans le vent qui beugle.

Sur le sol mouillé mon pas
résonne étrangement, dur, froid.
Des raies de lumière glissent sur l'asphalte
et me suivent lentement à la trace.

De loin des bruissements dans le parc :
il y a des branches mortes qui craquent ;
mon cœur sursaute, bat plus fortement,
il prend peur de la nuit, cœur d'enfant.

Toti Bletter

Toti Bletter, verstreit uf em Wàg!
Letschi warmi Oktowertag,
letschi sunnigi Stunde!
In de Pfaffekàpple im Hag
blüetet d' Natur ihrni Starwesklag
üs hundert purpurne Wunde.

Toti Bletter, verstreit uf em Sand!
Farwetràim üs em Jugendland
sin verwischt un verbliche.
Nur noch brün un gäl isch der Wald,
un der Wind isch mithi scho kalt
iwer de Gipfel gstriche.

Toti Bletter, vum Wind verwàiht!
Was der Bode an Làwe tràit
müess wider zruck in der Bode.
Allerseele isch nim so wit.
Wart nur ! bis in're kurze Zit
träit mer dich oi zu de Tote.

Feuilles mortes

Feuilles mortes, éparses sur le chemin !
Derniers jours d'octobre si chauds,
dernières heures ensoleillées !
Dans les fusains de la haie
la nature saigne sa plainte funèbre
de cent blessures pourpres

.

Feuilles mortes, éparses sur le sable !

Les rêves colorés du pays de l'enfance
ont pâli et s'effacent.
La forêt n'est plus que teinte brune et jaune
et le vent, parfois, froid déjà
frémit par-dessus les cimes.

Feuilles mortes, dispersées par le vent !
La vie que porte la terre
doit retourner à la terre.
La fête des morts approche.
Attends ! Dans peu de temps
on te portera toi aussi parmi les morts.
(traduction Joseph Storck)

Wagner Emile (1886-1977)
Né à Sengern, dans le Haut-Florival

Weckerlin Jean-Baptiste (Guebwiller 1821-Buhl 1910)
Chansons populaires de l'Alsace